

connaître l'orthographe et la signification. Cependant, dans toutes les instructions que nous avons données, nous n'avons pas perdu de vue le développement intellectuel et moral de nos enfants ; chaque fois que l'occasion s'est présentée, nous leur avons fait connaître, par l'intuition, les choses qui pourront plus tard leur être utiles ; nous nous sommes efforcé de leur inspirer, dans toutes les occasions possibles, l'amour du devoir. Car il ne faut pas oublier un seul instant que la tâche de l'éducateur de la jeunesse ne consiste pas à enseigner seulement à lire, écrire, et compter, mais qu'elle lui impose une mission plus grande, plus belle, plus patriotique, celle de fournir à l'Église des chrétiens fervents et à l'État des sujets utiles.

Nous allons donc maintenant faire un nouveau pas, avancer d'un degré, pénétrer un peu dans le domaine grammatical. Nous entendons déjà plusieurs voix nous accuser de témérité, nous reprocher de vouloir aller trop vite en besogne. Comment ! dira-t-on, enseigner la grammaire à de jeunes enfants qui savent à peine lire couramment ? C'est une absurdité... Un peu de patience s'il vous plaît, lecteurs, et vous verrez que la chose n'est pas aussi difficile qu'on le pense, et que ce travail, loin de les fatiguer, sera pour eux une nouvelle source d'intérêt et d'encouragement. Le labeur, la fatigue sera pour nous seul ; nos élèves n'auront qu'à nous prêter un peu d'attention.

Il est cependant bien difficile de captiver l'attention de jeunes enfants ; c'est pourtant par là que commençait Pestalozzi. Il s'appliquait toujours, au début, à cultiver l'attention, la mémoire et la réflexion. Pour se rendre maître de la première de ces trois opérations de l'intelligence, il exploitait habilement la curiosité, qui est toujours si grande chez les enfants.

Prenant pour modèle le célèbre pédagogue d'Iverdon nous tâcherons de l'imiter autant que possible dans la leçon qui va suivre.

PREMIÈRE LEÇON INTUITIVE DE GRAMMAIRE

Les enfants, réunis en groupe autour du tableau noir, tiennent d'une main leur ardoise et de l'autre leur crayon.

Le M. — Mes enfants, savez-vous ce que c'est qu'un être matériel ?

Les élèves ouvrent de grands yeux, s'entre regardent, mais personne répond.

Le M. — Écoutez-moi bien, mes enfants. Tout ce que nous pouvons voir, sentir ou toucher, s'appelle un être.

Quelles sont les choses dans la classe que vous pouvez voir ou toucher ?

Les élèves. — Les bancs, les tables, les livres, les ardoises, le maître, les élèves, etc.

Le M. — Que voyez-vous représenté sur les tableaux suspendus au mur ?

Les élèves. — Un cheval, un bœuf, un chien, etc.

Le M. — Bien ! mes amis, vous venez là de me nommer des êtres matériels, et tous ces êtres se divisent en trois classes : des personnes, des animaux et des choses.

Les personnes sont des êtres raisonnables, qui peuvent comprendre : vous par exemple, mes enfants, vous êtes des êtres raisonnables parce que vous me comprenez quand je vous parle.

Les animaux sont les êtres privés de raison. Ils ne sauraient comprendre notre langage.

Les êtres qui ne sont ni des personnes ni des animaux sont des choses.

Maintenant, Louis, donnez-moi trois noms de personnes ?

Louis. — Un écolier est une personne, un menuisier est une personne, un cultivateur est une personne.

Le M. — Joseph, nommez-moi trois noms d'animaux ?

Joseph. — Un cheval est un animal, un mouton est un animal, un bœuf est un animal.

Le M. — Et vous, Paul, nommez-moi trois choses ?

Paul. — Un livre est une chose, une table est une chose, un banc est une chose.

Après avoir fait épeler chaque mot trouvé, le maître l'écrivit lui-même sur le tableau et le fait reproduire par les élèves sur leurs ardoises : il examine celles-ci pour s'assurer si l'orthographe